

L'existentialisme entre nature et culture : Camus contre Sartre

Pierre V. Zima
(Université de Klagenfurt)

On parle souvent de l'existentialisme comme si c'était un mouvement homogène ou un groupe d'intellectuels sympathisant avec la Gauche ou le Front Populaire, etc. Bien qu'une telle conception de l'existentialisme ne soit pas tout à fait fausse, elle est superficielle dans la mesure où elle tend à oblitérer les différences politiques, philosophiques et esthétiques qui séparent les existentialistes les uns des autres.

Nous savons tous, par exemple, qu'il est impossible d'identifier les positions politiques de Sartre et Simone de Beauvoir à l'existentialisme allemand de Heidegger et Jaspers (qui est lui-même hétérogène). Il me semble aussi difficile de situer sur le même plan politique ou esthétique les œuvres de Jean-Paul Sartre et Gabriel Marcel étant donné que le jeune Sartre a été influencé par la phénoménologie et l'ontologie allemandes (Husserl, Heidegger), tandis que Gabriel Marcel considère Bergson comme son point de repère le plus important - malgré sa critique de la philosophie bergsonienne -, pour ne pas parler de l'orientation matérialiste de Sartre et de l'engagement chrétien de Marcel.

Malgré toutes ces différences - souvent discutées et bien connues - nous nous sommes habitués à considérer la triade Sartre-Camus-Beauvoir comme un groupe philosophique et littéraire assez homogène. Jacques Dubois parle, par exemple, de la « domination de l'école existentialiste (Sartre, Camus, Beauvoir) qui occupe principalement les terrains de l'essai et du roman... »¹⁾ Ce regard unificateur sur l'existentialisme (un groupe existentialiste) peut sans doute être justifié dans le contexte d'une sociologie des institutions telle qu'elle a été développée par Dubois lui-même.

Malheureusement, il laisse passer inaperçu les différences philosophiques et esthétiques dont la mise en relief ne m'intéresse pas pour des raisons déconstructivistes - il serait trop facile de déconstruire le concept d'« existentialisme » -, mais pour des raisons à la fois esthétiques et politiques. Car c'est à partir des différences politiques et esthétiques qu'on devrait tenter de comprendre la querelle qui éclata entre Sartre et Camus après la publication de *L'Homme révolté* en 1951 et à la suite de la critique sartrienne de cet ouvrage par Francis Jeanson (collègue et ami de Sartre).

La différence fondamentale qui sépare les deux auteurs réside dans *leurs conceptions incompatibles du rapport entre le Sujet et l'Objet, entre l'homme et la nature*. Regardons de plus près la mise en scène de ce rapport dans *La Nausée* (1938), premier roman de Sartre.

1) Cf. J. Dubois, *L'Institution de la littérature*, Bruxelles, Nathan-Labor, 1978, p. 174.

1. Sartre

Dans ce roman de jeunesse, tout comme dans ses écrits phénoménologiques *L'Imaginaire* et *L'Imagination*, Sartre cherche à sauver le Sujet et la subjectivité aux dépens de la nature. La nature y est souvent associée à l'« existence » exécrationnelle qui plonge le héros-narrateur dans l'état de *nausée*.

Nombreux sont les passages où l'imagination d'Antoine Roquentin (le héros s'appelle ainsi) opère une réduction de la sphère culturelle à celle de la nature. C'est toujours une réduction dysphorique – dirait-on avec Greimas. Ainsi le Boulevard Noir de Bouville est considéré comme inhumain et comparé à un « minéral ». Ailleurs, par exemple dans le parc de Bouville où Roquentin contemple la célèbre racine de marronnier, c'est la nature végétale qui envahit sa conscience et provoque la nausée.

Parallèlement, la nature humaine apparaît comme privée du vernis culturel, du sens social. Ainsi, dans la bibliothèque de Bouville, fréquentée par Roquentin, l'autodidacte qui a trouvé un livre « a l'air d'un chien qui a trouvé un os ». ²⁾ La personne du narrateur elle-même n'est pas épargnée. Le manque de communication et le caractère asocial de Roquentin mènent à la découverte de la chair non humaine, naturalisée : « Je n'ai pas d'amis : est-ce pour cela que ma chair est si nue ? On dirait – oui, on dirait la nature sans les hommes ». ³⁾

2) J.-P. Sartre, « La Nausée », in : idem, *Œuvres romanesques*, éd. établie par M. Contat et M. Rybalka, Paris, Gallimard (Bibl. de la Pléiade), 1981, p. 37.

3) *Ibid.*, p. 24.

Un des meilleurs exemples – et le dernier – est la transformation de Bouville en une entité naturelle, transformation imaginée par le narrateur Roquentin : « Mon Dieu ! Comme la ville a l'air *naturelle*, malgré toutes ses géométries, comme elle a l'air écrasée par le soir. C'est tellement évident, d'ici ; se peut-il que je sois seul à le voir ? N'y a-t-il nulle part d'autre Cassandre, au sommet d'une colline, regardant à ses pieds une ville engloutie au fond de la nature ? »⁴⁾

La réponse de Sartre à cette menace, qui pèse sur la culture et la subjectivité et qui provient de la nature et de « l'existence » considérée comme mode de vie naturel, informe, est la *création artistique*. Elle est étroitement liée à la raison en tant que raison esthétique et expression de volonté – volonté de domination sur la nature et sur l'« existence » : « Le monde des explications et des raisons n'est pas celui de l'existence », lisons-nous dans *La Nausée*. Le narrateur ajoute : « Un cercle n'est pas absurde, il s'explique très bien par la rotation d'un segment de droite autour d'une de ses extrémités. Mais aussi un cercle n'existe pas. Cette racine au contraire existait... »⁵⁾

Pour sortir de l'« existence » et de l'absurde il faudrait donc s'engager dans la voie de la création culturelle, artistique. C'est bien ce que fait, à la fin du roman, le narrateur de *La Nausée* lorsqu'il décide d'écrire un roman afin de pouvoir échapper à l'absurdité de l'« existence ». Le jeune Sartre attend de l'écriture littéraire qu'elle impose de l'ordre au chaos naturel de l'« ex-

4) *Ibid.*, p. 189.

5) *Ibid.*, p. 153.

istence ». Qu'on pense à la définition de « chaos » dans le *Petit Robert* : « vide ou confusion existant avant la création ».

Dan *La Nausée*, la création littéraire et la musique sont partout associées à l'ordre et à la domination. A propos de l'histoire et de l'aventure qu'il se propose d'écrire, Roquentin remarque : « Il faudrait qu'elle soit belle et dure comme de l'acier et qu'elle fasse honte aux gens de leur existence ».6) L'acier n'est pas beau en tant que tel : il acquiert une valeur esthétique dans une culture guerrière, dominatrice et masculine, dans une culture qui rejette, avec Héraclite, philosophe de la Grèce antique, l'humide, le doux, tout ce qui est « veule, alangui, obscène, digérant, ballottant », comme dit le narrateur à un moment donné. Ici, l'aspect misogyne de la pensée sartrienne se fait jour : un aspect qui sépare cette pensée de celle - féministe - de Simone de Beauvoir.

François George a été parmi les premiers à associer l'attitude ascétique de Sartre à son refus du désir, de la sensualité, du chant et, indirectement, de la femme : « La chair, féminine par excellence, est végétale, *La Nausée* en témoigne. Roquentin décrit le jardin où toutes choses se laissent aller à l'existence comme ces femmes qui s'abandonnent au rire en disant 'c'est bon de rire' d'une voix mouillée... La féminité, la sexualité, c'est un jardin pourri ».7)

6) *Ibid.*, p. 210.

7) F. George, *Sur Sartre*, Paris, Christian Bourgois, 1976, p. 427.

2. Camus

A la différence de Sartre qui plaide en faveur d'un ordre subjectif (esthétique) *que le sujet impose à la nature et à l'univers des objets*, Camus n'accepte pas la domination sur la nature qu'implique le rationalisme sartrien. Chez lui, le fléchissement du Sujet - un des grands thèmes de la littérature moderniste - s'accompagne d'une critique de la subjectivité et du principe de domination auquel elle est associée. Aux yeux de Camus, toute nouvelle pertinence et tout ordre sont nécessairement liés à la domination et à la répression : ils peuvent entraîner le meurtre. De même, tout engagement ayant pour but l'imposition d'un sens quelconque - qu'il soit existentialiste, chrétien, rationaliste ou marxiste - peut mener au meurtre. C'est ce qui devient claire dans une discussion entre Camus et un jeune marxiste. Camus demande au jeune homme : « Vous êtes marxiste maintenant ? » La réponse du jeune homme est « Oui » et Camus conclut : « Vous serez donc un meurtrier ». ⁸⁾

Plus clairement que Sartre, peut-être, Camus aperçoit le rapport entre subjectivité et domination, entre la recherche d'un système et la répression : mieux que Sartre il a l'air d'apercevoir le caractère répressif de tout discours. Ce qui le sépare de Sartre et ce qui est à l'origine de la rupture entre les deux hommes, c'est le parti pris pour l'objet et pour la nature qui marque sa pensée. Mieux que d'autres textes, *La Nausée* et *L'Etranger* mettent en relief cette différence à la fois philosophique et littéraire. *La Nausée* ne s'oppose pas seulement aux discours idéologiques (humanistes,

8) H. R. Lottman, *Albert Camus*, Paris, Seuil, 1978, p. 418.

socialistes, conservateurs) mais aussi et peut-être surtout à l'ordre naturel : le discours de son narrateur vise un ordre nouveau qu'il impose au désordre naturel de l'existence. *L'Étranger* de Camus, par contre, est avant toute chose une critique de l'idéologie meurtrière qu'articule le langage pseudo-humaniste de la justice. Face à l'idéologie, le narrateur de Camus accepte *l'indifférence de la nature*, la contingence et le hasard – quitte à sacrifier l'intégrité et l'autonomie du Sujet. C'est précisément contre cette indifférence et cette réification qui menacent le Sujet que Sartre a rédigé son roman dont la fin prend la forme d'une affirmation à la fois idéologique et esthétique.

Or Camus ne saurait accepter ce genre d'affirmation dominatrice. Regardons de plus près son texte *Le Vent de Tipasa* dont l'orientation vers la nature et les objets (les « choses ») saute aux yeux : « Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes »⁹⁾ – phrase inconcevable chez Sartre.

Aux yeux de Camus, la culture, le mythe et l'Histoire sont peu de chose à côté de l'expérience de la nature. Écoutons son narrateur : « Nous marchons à la rencontre de l'amour et du désir. Nous ne cherchons pas de leçons, ni l'amère philosophie qu'on demande à la grandeur. Hors du soleil, des baisers et des parfums sauvages, tout nous paraît futile ».¹⁰⁾ Pensons, pour faire ressortir le contraste, à ce que le narrateur de Sartre dit à propos de Bouville : « Mon Dieu ! Comme la ville a l'air naturelle... » Le

9) A. Camus, « Noces à Tipasa », in : idem, *Essais*, textes établies et annotés par R. Quilliot et L. Faucon, Paris, Gallimard (Bibl. de la Pléiade), 1965, p. 55.

10) *Ibid.*, p. 56.

narrateur de Camus adopte un point de vue bien différent : « Bien pauvres sont ceux qui ont besoin de mythes ». ¹¹⁾ Il a l'air de vouloir répondre à Roquentin lorsqu'il constate : « Je n'éprouve pas le besoin d'en faire une œuvre d'art, mais de raconter, ce qui est différent ». ¹²⁾

Pour Camus et quelques-uns de ses narrateurs, ce sont la nature et la vie humaine qui comptent - et non pas leur transformation esthétique, morale ou politique du réel. L'expression « la nature sans les hommes » qui apparaît dans *La Nausée* de Sartre réapparaît chez Camus dans son conte *Le Désert* - mais y acquiert un sens complètement différent, euphorique : « Et que la pierre chauffée par le soleil, ou le cyprès que le ciel découvre agrandit, limitent le seul univers où 'avoir raison' prend un sens ». ¹³⁾ Il ajoute : « Et ce monde m'annihile. Il me porte jusqu'au bout ». Sartre n'aurait jamais accepté cette négation du Sujet par la nature, par le monde des objets.

A bien des égards, *Noces à Tipasa* peut servir d'introduction à *L'Homme révolté* où Camus défend la nature et la nature humaine (la vie humaine) contre les grands projets philosophiques et politiques qui tendent à sacrifier l'individu à la téléologie historique. En même temps, il défend la révolte philosophique, politique, littéraire et romanesque contre la révolution qui finit invariablement par rétablir le système répressif qu'elle prétend abolir : « La révolte prouve par là qu'elle est le mouvement même de la vie et qu'on ne peut la nier sans renoncer à vivre ». ¹⁴⁾ - *La révolution*

11) *Ibid.*, p. 57.

12) *Ibid.*, p. 59.

13) A. Camus, « Le Désert », in : idem, *Essais, op. cit.*, p. 87.

14) A. Camus, « L'Homme révolté », in : idem, *Essais, op. cit.*, 707.

historique, par contre, apparaît comme un engrenage meurtrier : « Alors, quand la révolution, au nom de la puissance et de l'histoire, devient cette mécanique meurtrière et démesurée, une nouvelle révolte devient sacrée, au nom de la mesure et de la vie », 15)

Je n'ai guère besoin d'ajouter que la critique camusienne de la révolution s'inspire de Nietzsche - autant que sa théorie de la révolte. Cette théorie est à la fois anti-hégélienne et hostile au marxisme officiel que Sartre et Simone de Beauvoir soutiennent au début des années 1950 - sans vraiment adhérer au marxisme.

3. La Querelle

La querelle entre Sartre et Camus éclate donc au moment où Sartre se rapproche du marxisme - en tant qu'existentialiste et individualiste - tandis que Camus décide de rompre définitivement (dans *L'Homme révolté*) avec le projet historique et révolutionnaire. Bien que le jeune Sartre, dont j'ai parlé au début de cette présentation, reste toujours au niveau individuel et ne se réclame pas du sujet collectif des marxistes, il recherche l'histoire vraie, le récit vrai fondé sur une échelle de valeurs reconnue comme authentique. Cette recherche de la valeur et du récit authentique explique, d'une part, pourquoi Sartre pouvait éprouver de la sympathie pour l'historisme marxiste malgré le système inhumain que celui-ci avait engendré en Russie ; elle explique, d'autre part,

15) *Ibid.*

pourquoi la rupture avec Camus était inévitable : Camus rejette le récit historique comme un aspect de la domination meurtrière du Sujet sur la nature et sur l'objet.

Ajoutons que les deux approches - celle de Sartre et celle de Camus - contiennent des points faibles. C'est à juste titre, me semble-t-il, qu'on a insisté sur les aspects répressifs du rationalisme sartrien tel qu'il se manifeste dans *La Nausée* et *L'Être et le Néant*. Héritier de Nietzsche, Camus échappe à la logique répressive des discours rationalistes et hégéliens sur laquelle Sartre ne réfléchit pas suffisamment.

Ce n'est pas dans sa réponse à Francis Jeanson dans *Les Temps modernes* qu'il formule sa critique la plus lucide du marxisme hégélien, mais dans *L'Homme révolté*. Il y écrit : « Pour Marx, la nature est ce qu'on subjugue pour obéir à l'histoire, pour Nietzsche ce à quoi on obéit, pour subjuguier l'histoire. C'est la différence du chrétien au Grec ». ¹⁶⁾ Dans la première partie de cette phrase, il rejoint les arguments critiques dirigés contre Marx et Engels par Adorno et Horkheimer dans leur *Dialectique de la raison* ; dans la seconde, il tend à accepter la fatalité nietzschéenne (et c'est le point faible du discours camusien), dont les mécanismes sont illustrés par la causalité réifiée, naturelle de *L'Étranger*. Il vaudrait la peine d'analyser systématiquement les affinités et les différences entre la philosophie de Camus et celle d'Adorno qui prend également partie pour la nature et pour le mimétisme artistique qui vise la réconciliation du Sujet avec le monde des objets. ¹⁷⁾

16) *Ibid.*, p. 488.

17) Cf. P. V. Zima, *L'Indifférence romanesque. Sartre, Moravia, Camus*, Paris (1982), 2005, p. 209, « Rationalité et mimésis : Sartre, Camus, Adorno ».